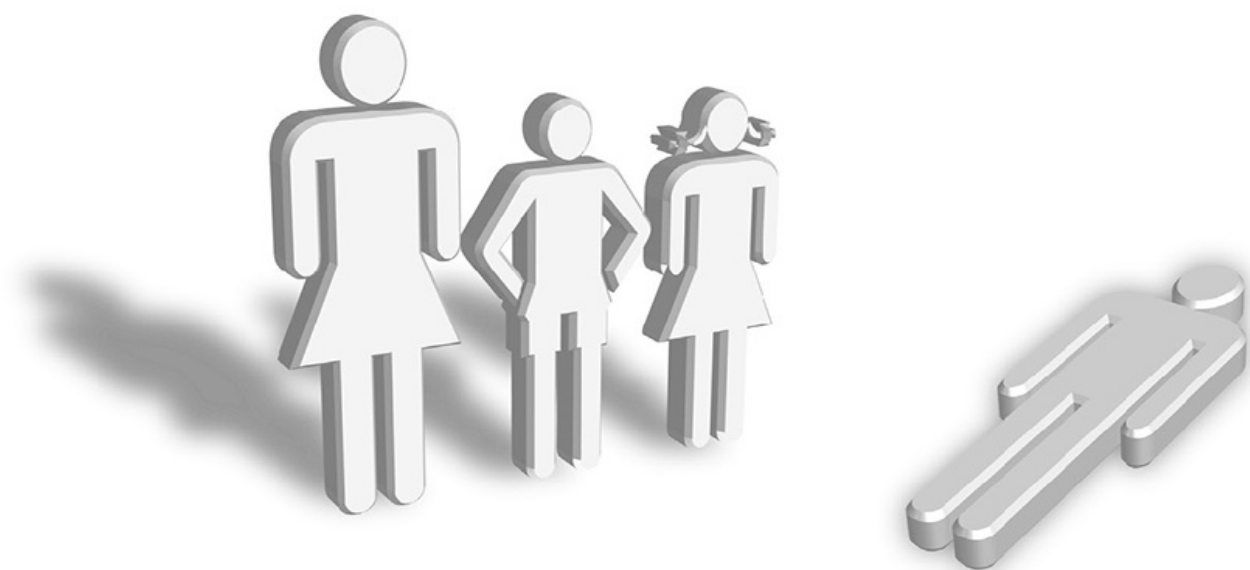


Alexandre de WILLEBOIS

# La société sans père



ÉDITIONS DE CLAIRVAL

**D'**une brûlante actualité dans un contexte où tout est mis en œuvre pour détruire la famille, la réédition longtemps attendue de cet ouvrage vient à point pour éclairer tous ceux qui s'inquiètent de voir nos sociétés occidentales se désagréger.

L'auteur, éminent psychiatre, ne se contente pas de faire le diagnostic d'une société malade. Dans une analyse lucide et argumentée qui embrasse les aspects historiques, culturels, psychologiques et sociaux de la question, Alexandre de Willebois remonte aux causes les plus profondes du mal moderne : une société sans père est une société sans repères. Sans s'arrêter à un constat d'échec, l'auteur propose des remèdes concrets à mettre en œuvre, en commençant par la famille, cellule de base de la société et lieu de transmission des valeurs.

Cliché Max Koot



*Le Dr Alexander van der Does de WILLEBOIS, Néerlandais né en 1928, dirigea le département de neurologie de l'hôpital Saint-Antonius à Utrecht où il pratiqua pendant vingt-cinq ans la neurologie et la psychiatrie. Il fut membre du Conseil national de la santé et co-fondateur de l'Union des médecins. Auteur de nombreux ouvrages et articles en néerlandais, il fut aussi membre de la rédaction internationale du périodique Communio et co-fondateur de l'hebdomadaire catholique Katholiek Nieuwsblad. Marié et père de sept enfants, il est décédé en 1987.*

Diffusion AVM ([librairies@avm-diffusion.com](mailto:librairies@avm-diffusion.com))

© ÉDITIONS DE CLAIRVAL – 2013

F-21150 Flavigny-sur-Ozerain

Réf. L1135F



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu et de la même cause.

Au nom du même principe, la position du père de famille est salutairement relativisée. Si bien qu'il lui est permis de se tromper et de faire des fautes sans perdre le respect de ses enfants.

Car en dernier lieu, ce n'est pas lui qui compte et ce n'est pas lui l'ultime image sur laquelle les enfants auront à s'orienter. L'image finale à laquelle, tant bien que mal, il se réfère, est l'image du Père « de qui toute paternité au ciel et sur la terre, tire son nom ».

### *La période de l'Ancien Régime*

Il est à craindre qu'après la Renaissance et la Réforme et le processus de sécularisation qui les a suivies, ce principe ait été de plus en plus caricaturé, bien que, d'un autre côté, cela soit aussi la période au cours de laquelle est apparu ce qui, dans la littérature sociologique concernée est appelé : *la famille traditionnelle*.

À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, écrit Régine Pernoud<sup>11</sup>, on observe un retour au droit romain. Les enfants sont considérés comme mineurs jusqu'à l'âge de 25 ans et restent soumis jusqu'à cet âge à l'autorité paternelle. Au Moyen Âge, la limite était fixée à 12 ans pour les filles et 14 pour les garçons. Mais cela n'avait, comme nous l'avons vu, aucune signification psychosociale et n'avait d'importance qu'en ce qui concerne les droits de succession. À cette époque, la propriété tend à devenir le monopole du père. Toutes ces choses seront définitivement réglées par le Code Napoléon. Il est également intéressant de noter que ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle que la femme est tenue de prendre le nom de son mari, et ce n'est que dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> que le consentement des parents est exigé pour le

mariage des enfants.

Dans l'Allemagne du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la notion de père évoque des mots tels que « Hausherr » (maître de maison) et « Hausvater ». C'est le dernier bastion du paternalisme qui fait penser à une restauration mi-féodale, mi-bourgeoise du *pater familias* romain mais alors, d'après une recette chrétienne qui, à partir de la séquence : *Gottvater* (paternité divine) – *Landesvater* (père de la patrie) – *Hausvater* (père de famille), exigeait une obéissance absolue des femmes, des enfants et du personnel. On attendait du *Hausherr* que, le soir, il réunisse femme, valets et servantes, pour leur dicter dans les moindres détails ce qu'ils devaient faire le lendemain<sup>12</sup>.

Et dans le reste de l'Europe, il en allait à peu près de même, comme on peut le lire dans le livre célèbre de Shorter sur « l'évolution de la famille moderne<sup>13</sup> ». C'est un portrait morose de la famille en tant *qu'unité de production*, où il n'était, pour ainsi dire pas question d'amour – surtout dans les milieux paysans et petit bourgeois – par suite, entre autres, du fossé affectif qui existait entre le maître de maison, sa femme et ses enfants. Pour ne donner qu'un exemple, Abel Hugo, le frère de Victor, pouvait, en , encore écrire qu'à la ferme, les femmes sont les premières domestiques : elles labourent la terre, nettoient la maison et mangent après leurs époux qui ne leur adressent que des mots durs, brefs et même méprisants. Lorsque son cheval et sa femme tombent malades en même temps, le paysan de Basse-Bretagne se hâte chez le maréchal-ferrant pour faire soigner son cheval, mais il laisse à la nature le soin de guérir sa femme. Tout ceci est dans l'esprit de stupides dictons populaires tels que : « Mort de femme et vie de cheval font l'homme riche<sup>14</sup>. »

Pour en revenir au *Hausvater*, on sent dans cette structure une

analogie si forte entre le père divin et son homologue terrestre que – faute d’une règle bénédictine pour le rappeler à l’ordre – ce dernier n’avait pas de peine à oublier l’analogie et à se prendre pour Dieu le Père en personne. Cette mentalité a marqué des générations de régents, d’édiles, de directeurs d’écoles et d’hospices, et de patrons, jusque très avant dans le XX<sup>e</sup> siècle. Tout tournait autour du sens du devoir et de l’obéissance et il fallait connaître sa place.

Louise Weiss, qui fut jusqu’à un âge avancé membre du parlement européen, ne connaissait pas la sienne, comme elle l’a raconté dans une interview à « Radioscopie ». Au début du siècle elle prépara, à l’insu de son père, l’agrégation de lettres, mais les problèmes commencèrent lorsqu’elle dut annoncer à son père qu’elle – une femme – avait été admise au concours. Elle saisit sa chance le jour de la mobilisation de 1914 : « Un désastre en fera passer un autre », dit sa mère.

### *La société sans père*

En réalité, à cette époque, l’autorité paternelle était depuis longtemps déjà contestée, méconnue et ridiculisée. D’après l’étude psychohistorique de Mazlish : *Fathers and sons in the XIX<sup>th</sup> Century*<sup>15</sup>, la crise de la paternité actuelle s’annonçait déjà vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La révolution démocratique et la révolution industrielle coïncidèrent avec ce qu’on appelle la révolution démographique : une explosion de population qui donna lieu, pour un temps, à un nombre disproportionné de jeunes.

Il s’en suivit une grande mobilité sociale et géographique, une forte augmentation de l’urbanisation, une perte des valeurs traditionnelles et, pour finir, un esprit de progrès et de compétition qui donnèrent à la génération d’alors l’impression d’être meilleure et plus forte que toutes les générations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



A-t-elle encore quelque chose à transmettre ?

En accord avec la mentalité que je viens de dépeindre, il est à notre époque d'une évidence incontestée – mais qui n'est pas pour cela incontestable – qu'il vaut mieux rendre les enfants indépendants le plus tôt possible et leur laisser un maximum de liberté (bien que l'on soit déjà revenu de l'éducation totalement anti-autoritaire). Jusqu'à un certain point cette opinion peut être valable, mais il se peut qu'elle soit aussi un *testimonium paupertatis*. En général on peut dire que plus les parents ont été fragilisés dans leurs propres valeurs et leur style de vie, plus ils auront tendance à se tenir à l'arrière-plan en pensant que ce sont leurs enfants qui ont raison. Plus leurs convictions sont faibles et plus il leur sera difficile de diriger leurs enfants vers un certain modèle de vie, vers certaines perspectives d'avenir ; et plus ils seront tentés de les laisser dériver vers une indépendance et une liberté de décisions prématurées. Bref, plus l'exemple des parents manquera d'assurance et de conviction, plus la foi que les pères ont en eux-mêmes et en leur héritage spirituel sera faible, et plus les enfants seront dirigés à partir de l'extérieur (*other directed*). Cela trahit l'hésitation des deux camps, celui des enfants comme dans celui des parents, car il n'est pas facile de continuer à se respecter et à garder confiance en soi en un monde qui, comme l'écrit Karel Jaspers, n'a plus grand-chose à offrir qui puisse contribuer à soutenir la conscience de soi de l'individu<sup>34</sup>.

Il me semble que la position que prend Cornelis Verhoeven constitue une bonne illustration de l'attitude du père dans la société actuelle. Verhoeven, précisément, dont la prise de position est toujours modérée et qui, parmi nos penseurs, demeure l'un des plus réfléchis et captivants, tout en étant large d'esprit. Au premier chapitre de son livre : *Les restes de la*

*paternité*<sup>35</sup>, il nous donne une description impressionnante des dernières heures de son père. Tout en témoignant d'une fidélité à toute épreuve envers lui, il donne à entendre qu'il ne reconnaît plus comme sienne la *foi* de son père (et par là : de ses pères). Il ne peut ni ne veut donc plus la transmettre. Sa réflexion sur sa propre paternité, puis sur la paternité en général, l'amène à conclure que la solution est d'accueillir l'enfant en toute gratuité, ce qui en soit paraît tout à fait recommandable, mais il n'en reste pas là et va jusqu'à dire que le rôle du père doit être passif, dans le sens de non-crétatif et non-agogique<sup>36</sup>. Ce qui va passablement loin et s'apparente même à la position du père absent (quoiqu'en ce qui concerne Verhoeven, qui donne en cette absence calculée tout le poids de sa présence, ce ne soit sans doute pas le cas). Il poursuit en écrivant : « par rapport à ses parents l'enfant est l'autre, il n'est pas leur continuation, il ne faut pas le réduire à être leur projet, ni l'assujettir à leurs desseins, mais respecter sa différence envers tout cela. L'enfant n'est pas le moyen d'atteindre une fin ni un avantage, il n'est pas le prolongement de ses parents, mais plutôt leur démenti par son existence indépendante et son histoire... Il représente un autre monde qui n'est pas forcément en continuité avec le nôtre. »

Dans ce genre de considérations on a toujours à la fois tort et raison. Si elles s'adressaient à un patriarche du xviii<sup>e</sup>, on dirait qu'elles touchent droit au but. Car éduquer suppose qu'on respecte la nature de l'enfant. Mais on peut se demander si la nature de l'enfant n'exige pas aussi qu'il soit soumis à une autorité paternelle efficace, afin de recevoir les valeurs et l'art de vivre irremplaçables, qui lui permettront justement de s'insérer avec la continuité des générations – sur une base qui ne soit pas purement biologique. Éduquer un enfant ne peut se réduire à

l'élever dans un milieu protégé en lui assurant une dentition saine. C'est pourquoi je pense qu'un père pêche par défaut de sens des responsabilités et d'amour-propre en s'effaçant et en se retranchant derrière son enfant, comme Verhoeven suggère qu'il devrait le faire. En apparence cette attitude repose sur le respect de l'enfant en tant qu'autrui, mais il se pourrait bien que ce même respect pour l'autre exige la démarche inverse. Il n'est pas indispensable qu'un enfant soit la copie aveugle de ses parents pour qu'il prolonge ce qu'eux-mêmes ont prolongé et renouvelé.

Il est vrai que Verhoeven dit lui-même ailleurs : « Même un mauvais fils ne peut renier son père, ni ignorer son héritage sans se mutiler mortellement<sup>37</sup>. » Il me semble qu'il vaudrait mieux dire : un fils ne peut renier même un mauvais père, sans se mutiler mortellement. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas préférable pour l'enfant d'avoir un père qui, par excès de modestie, le prive d'une influence ferme et éducative, en relativisant ou – dissimulant les valeurs et le style de vie qui lui tiennent à cœur. Respecter ses propres convictions, ne signifie pas forcément tomber dans le despotisme paternaliste. La tâche naturelle des parents, dans une éducation bien comprise, devrait être de prier un *Notre Père* avec leurs enfants. Pour partager avec eux les valeurs qui nous sont sacrées, pour interpréter ensemble la réalité et le sens de la vie. Privés de cela, les enfants sont livrés au néant insondable d'une existence qui n'oblige à rien : sans passé derrière eux, sans avenir devant eux, en une pauvreté nihiliste qui les livre à la vogue du jour, à l'ivresse du moment, ou à la première idéologie venue, se présentant avec quelque force persuasive. Pour finir, la cohésion, la force intérieure et le caractère d'une société sont déterminées par les valeurs que leurs membres sont prêts à défendre et transmettre, si besoin est au péril de leur vie. Et lorsque tout a été dit, c'est là l'essence de la paternité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- <sup>35</sup> Cornelis VERHOEVEN, *De resten van het vaderschap*. Ambo 1975.
- <sup>36</sup> Néologisme à partir du néerlandais pour signifier : un travail qui favorise le bien-être personnel social et culturel.
- <sup>37</sup> Cornelis VERHOEVEN, *op. cit.*
- <sup>38</sup> A. E. M. van der DOES de WILLEBOIS, *Vervreemding en Verslaving*. 3<sup>e</sup> éd., Dekker en Van de Vegt, Nijmegen, 1978.
- <sup>39</sup> D. C. McCLELLAND, W. N. DAVIS, R. KALIN, R. WANNER, *The drinking man*. The Free Press, N. Y., 1972.
- <sup>40</sup> A. E. M. van der DOES de WILLEBOIS, *Alcoholisme en Mensbeeld*. *Metamedica* 69, 129-135. Ainsi que in G. M. SCHIPPERS, *Alcohol en het menselijk tekort*. De Horstink, DIG map. 95. Amersfoort, 1982.
- <sup>41</sup> McCLELLAND et al., *op. cit.*
- <sup>42</sup> Ibid.
- <sup>43</sup> Assurance.
- <sup>44</sup> I. BIEBER et T. B. BIEBER, *Male homosexuality*. *Can. J. Psychiatry*, vol. 24, 409-421, 1979.
- <sup>45</sup> A. E. M. van der DOES de WILLEBOIS, *De Vaderloze Maatschappij*. *Tijdschrift v. Familie en Jeugdrecht*, Jrg. 3, 1-11, 1981.
- <sup>46</sup> Hubertus TELLENBACH, *Suchen nach dem verlorenen Vater*. In Tellenbach, *op. cit.* Bd. 1.
- <sup>47</sup> Cité par Frank GOBLE, *De psychologie van Abraham Maslow*. De derde weg, 3<sup>e</sup> éd., p. 82. Lemniscaat, 1975.
- <sup>48</sup> « Ces dernières années, les pères américains ont tendance à se dérober devant le rôle qui leur est dévolu de donner structure au monde pour leur enfant. Le résultat peut en être que l'enfant devienne hésitant, tendu et hostile. Il se développe chez l'enfant du mépris et de la rancune envers ses parents, surtout envers son père, parce que ce dernier le frustre dans son besoin d'ordre et de valeurs. » MASLOW cité par GOBLE, *op. cit.* p. 80.
- <sup>49</sup> M. ELIADE, *Le sacré et le profane*.
- <sup>50</sup> Ibid., p. 144.
- <sup>51</sup> Voir à ce sujet GOLDBERG, *op. cit.*

## **Chapitre II**

### **Paternité et stabilité sociale**

**F**ORTMANN l'écrivait déjà dans son *Introduction à la Psychologie de la culture*<sup>1</sup> : « Le père individuel ne signifie, il est vrai, plus grand-chose. Pour beaucoup, Dieu n'est plus le père universel, mais les substituts du père n'en sont que plus importants : l'état et ses institutions, les pouvoirs politique et économique, l'emprise toute-puissante de la technologie... »

Entre-temps nous savons tous quelles catastrophes s'abattent sur nous lorsque de pareilles caricatures de l'image paternelle usurpent sa place. Elles nous rappellent les paroles de l'Évangile selon saint Jean : « Vous avez pour père le diable, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. » À chaque fois, le vide qu'ont laissé les pères – l'autorité personnelle, vigilante et responsable – se voit combler par des policiers, des idéologues de parti ou par le pouvoir anonyme de l'état. L'État et sa bureaucratie, résumés par Gérard Mendel sous la dénomination de *Pouvoir Social*<sup>2</sup>. Dans les deux cas ce sont des forces, qui, par la mainmise de l'état sur toutes les instances, veulent organiser et régler tous les détails de l'existence, privant ainsi les citoyens de leur dignité et les réduisant à un état infantile d'impuissance ou de violence. Cet état de chose se retourne contre l'autorité paternaliste, dit Mendel, mais s'accomplit en fait au nom de la paternité authentique. Il est vraisemblable que ceci explique en partie la propension à l'autonomie (violente ou non) qui pousse certaines populations régionales à se dresser contre l'autorité centrale.

En effet tous les substituts paternels avec leurs fonctionnaires anonymes, restent insaisissables et inaccessibles, tandis qu'ils ont tendance à se placer au-dessus des lois auxquelles ils

soumettent les autres. Il me semble que c'est par ces travers qu'ont péché de nombreux pères dans leur présomption patriarcale. Leurs fils (qui ne pouvaient qu'être anti-autoritaires) s'égarèrent dans la direction opposée : ils se font invisibles, se cachent derrière leurs enfants et sont aussi inaccessibles et autant méprisés.

Quoi qu'il en soit, puisque nous parlons de substituts du père, et que l'on voit toujours, sous une forme ou sous une autre, réapparaître l'image du père – ne serait-ce que sous la forme du gourou, du dictateur ou du diable – raison de plus de conclure avec Ernst Michel<sup>3</sup> que l'être humain ne peut se passer de l'expérience efficace de l'autorité paternelle.

Autrement dit, chacun de nous porte en soi une image archétypique du père et c'est pourquoi nous avons tous besoin de la présence dans notre univers d'une figure paternelle qui réponde à cette image.

On comprend ainsi qu'un enfant qui n'a jamais connu son père soit cependant capable de se faire une idée exacte d'un père bon et juste. On observe souvent dans les établissements de l'Assistance que, dès que quelqu'un se présente qui soit capable d'assumer ce rôle avec dévouement, les enfants lui demandent la permission de l'appeler père. Inutile de dire que cela contribue à remettre les choses en place dans leur univers.

## ***L'autorité paternelle***

### *Le pouvoir social*

Or, nous l'avons déjà dit, la société nivelée n'offre à l'homme que peu de possibilités de faire valoir son autorité (paternelle). Cela ne provient pas seulement du déclin de la position sociale du *pater familias*, ni de facteurs tels que la disparition de ce que les Allemands appellent l'« *arbeitsbild* » du père, qui travaille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



génération se sent infaillible et en arrive à nier son passé et à évincer ou à exterminer l'élite existante, au lieu de la corriger et de la remplacer petit à petit.

Sans en arriver là, nous sommes souvent tentés d'exercer sur les générations précédentes la psychologie du bouc émissaire, grâce à quoi une continuité précieuse peut se détraquer. C'est ainsi qu'au nom du progrès et du changement il se crée des dégâts importants et de grandes injustices.

La rancune envers les générations précédentes et l'enthousiasme exagéré vis-à-vis de leurs propres idées et productions, peut amener les jeunes à galvauder l'héritage irremplaçable de la civilisation. Et ceci est valable au niveau collectif comme au niveau individuel : en essayant de se créer une nouvelle identité, tout en reniant et en trahissant sa jeunesse, on n'obtient qu'une image du Moi utopique et falsifiée si bien que la réalisation du Moi se perd en aliénation du Moi.

C'est pourquoi il est d'une importance vitale que dans ce genre de crises, aux époques de transition, la génération nouvelle dispose de suffisamment de jugement historique pour séparer le bon grain de l'ivraie et retrouver dans la tradition les valeurs toujours vivantes qui peuvent nourrir une conscience normative et une créativité nouvelles. Il faut aussi espérer que les aînés seront disposés à voir le monde par les yeux des jeunes ; et que les jeunes voudront bien essayer de comprendre ce qui animait leurs aînés, pour que le conflit ne dégénère pas en un monologue stérile et destructif mais en une orchestration des générations vivantes et passées, sélectionnées d'après la permanence de leurs valeurs et intégrées en une musique nouvelle.

Il n'est en général pas difficile de comprendre comment le moralisme victorien appelle à la débauche, le christianisme

embourgeoisé à l'athéisme, et l'abus de pouvoir capitaliste et patriarcal au refus fracassant d'obéir. Et pourtant le conflit de générations ne peut porter ses fruits que lorsque le père peut reconnaître en son fils ses propres fautes et le serrer dans ses bras. Ce n'est qu'alors que le fils, revenant sur ses pas, peut se remettre à croire aux valeurs du père. Ainsi les générations doivent-elles se pencher avec amour les unes sur les autres. Tout renouveau exige un dialogue constructif avec le passé pour ne pas s'égarer.

Il ne fait aucun doute que dans une civilisation il est mauvais signe que chacun en soit réduit à décider pour son compte ce qui est bon ou mauvais, beau ou laid – c'est en effet un signe qu'une faute fondamentale a été commise. Quelque chose ne va pas lorsque l'idéal de liberté individuelle et d'autonomie est poussé au point que chacun doive se trouver une éthique et une identité, une foi et un point de départ. En tout cas c'est trop demander à l'homme moyen. C'est le livrer, sans père, à l'arbitraire d'une existence où il doit se frayer un chemin tout seul. Et ceux qui n'arrivent pas à s'en sortir seront vite tentés de suivre le premier gourou venu ou, à chaque nouvelle idée pédagogique, ils s'essouffleront à suivre les modes. Le choix et l'orientation personnels c'est très bien, mais à condition de pouvoir s'orienter sur la perspective transcendante et ses images, qui échappent au temps. En revanche l'indépendance illusoire qui est celle des brebis errantes, devient le lot de ceux qui participent à une culture dont la valeur dominante ne transgresse plus les frontières du profane et l'esprit du siècle.

L'Europe, qui commença par une élite de Barbares, risque aujourd'hui de se perdre dans une barbarie de l'élite<sup>11</sup>. La crise de la paternité à laquelle est liée « la trahison des clercs » se résume en une crise de valeurs, une crise envers l'esprit.

Or à l'époque, cette élite de Barbares a été en grande partie

formée à l'école de l'Église, en particulier dans les grands centres bénédictins qui, après la chute de l'Empire romain, avaient conservé et renouvelé, puis transmis l'héritage de la civilisation. Et cela ne concernait pas seulement la théologie et les sciences humaines, mais aussi et surtout l'agriculture et l'artisanat. Si l'Europe (et tout ce que ce mot signifie) – qui a toujours témoigné d'une étonnante faculté de régénération – veut retrouver le chemin du Père, elle n'a, enfant prodigue, qu'à revenir vers Saint Benoît, père et patron de l'Europe. Un retour qui serait en même temps une renaissance aux sources ontologiques religieuses de notre Mère la Sainte Église – une mère qui nous présente l'image tangible d'un Saint-Père et maintient ainsi une symbolique indispensable. Il se trouve qu'à l'époque actuelle en la personne de Jean-Paul II, ce père a trouvé dans l'exercice de sa fonction, et d'une manière exemplaire, l'équilibre exigé par la mentalité actuelle : l'équilibre entre la Persona (la sainteté de la fonction) et la Personnalité (les qualités personnelles de celui qui l'exerce) et qu'il est capable de donner à ces deux aspects de sa position la pleine mesure de leur contenu. Ainsi donc, l'Église n'est-elle pas seulement la gardienne de la foi, mais elle remplit aussi la fonction d'un jalon sociologique en nous donnant l'exemple d'une structure hiérarchique vivante, fondée sur la responsabilité et l'intégrité personnelles.

## ***Équilibre homme-femme***

### *Être et devenir*

Après ces digressions sur le déracinement révolutionnaire, le doute intérieur et la perte de confiance en soi, comme causes d'une société sans père, essayons une fois de plus de résumer ce que nous avons pu découvrir concernant la complémentarité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cœur du réel, au centre du Monde : là où le Cosmos a commencé à venir à l'existence et à s'étendre vers les quatre horizons, là aussi où existe la possibilité de communiquer avec les dieux.

« La profonde nostalgie de l'homme religieux est d'habiter un "monde divin", d'avoir une maison semblable à la "maison des dieux", telle qu'elle a été plus tard figurée dans les temples et les sanctuaires. En somme, cette nostalgie religieuse exprime le désir de vivre dans un Cosmos pur et saint, tel qu'il était au commencement, lorsqu'il sortait des mains du Créateur<sup>3</sup>. »

Vue de cette manière, la symbolique du centre ne s'exprime pas seulement dans le pays, la ville, le temple, mais encore dans l'habitat le plus simple : la hutte du berger ou la chaumière du paysan. Le lieu d'habitation est toujours considéré comme un espace « cosmisé » et par là sacré, Centre du Monde, répétition de la cosmogonie ; il est le premier pas vers l'élaboration d'une structure et un point d'orientation dans le chaos originel. La dimension sacrale est donc inhérente aux gestes les plus élémentaires de la vie comme le fait de s'établir, d'habiter un espace, mais aussi, de pratiquer l'agriculture et l'artisanat. Chaque action d'une utilité pratique représente en même temps l'acte créateur de l'époque mythique du « commencement ». Si bien qu'il apparaît que civiliser et sanctifier coïncident. Se former un univers a toujours été compris comme agir selon l'exemple divin.

### *À la recherche d'une identité*

Toutefois à l'heure actuelle c'est justement la religion qui est rejetée comme cadre de référence. Aux yeux des positivistes, religion signifie en effet dépendance, voire privation de liberté et

même (on ose à peine prononcer le mot) : obéissance, péché cardinal pour l'homme moderne qui doit se suffire à lui-même. Il veut, pour ainsi dire, être sa propre création. Ce qui ne laisse plus guère d'espace pour la métaphysique.

Si, dans l'expérience primordiale de l'homme la raison avait constaté l'origine sacrée du monde et reconnu dans le Dieu créateur l'Être Absolu, la pensée moderne elle, a renversé les choses. Ce n'est plus l'homme qui doit son existence au créateur, mais c'est l'idée d'un créateur qui est issue de l'imagination de l'homme. La motivation courante de cette réduction anthropologique est que nous sommes suffisamment émancipés pour nous passer de telles illusions et projections.

Mais lorsqu'on examine à distance l'aspect de notre caravane humaine, depuis que nous vivons triomphalement la liberté et l'autonomie humaines, le résultat en est moins édifiant que prévu. Quelquefois, du moins, surgit la vision d'un cortège à la fois macabre et carnavalesque de démagogues masqués et de réformateurs de la société, de savants vaniteux et d'hommes-machines, de singes nus, de gourous et de démolisseurs de tabous. Ils marchent avec acrimonie vers le paradis terrestre des behavioristes où des gens bien conditionnés sont soumis au culte sévère de la société du bien-être – à moins que ce ne soit au régime du *Goulag*. C'est l'image de l'homme qui s'est formé à l'image de sa science ; et dont les philosophes constatent dans leur sagacité suprême : « Une vie qui ne sait pas qu'elle n'a pas de sens, a peu de sens. »

Mais au travers de cette représentation s'avance une tout autre procession, celle que, par exemple, les mosaïques byzantines nous ont rendue familière. Nous y voyons notre marche à travers l'histoire comme le pèlerinage d'une foule immense progressant, palmes à la main, vers la Ville éternelle, la Jérusalem céleste. Une représentation de l'homme qui se sait créé à l'image de

Dieu. Pour lui, le sens de la vie est tellement évident qu'il ne s'en pose même pas la question.

Mais Dieu est mort et l'homme, écrit Gabriel Marcel, est devenu tout entier, et définitivement, une question pour l'homme<sup>4</sup>. Depuis lors le nihilisme a gagné tant de terrain et le problème du sens de l'existence est devenu si aigu – et si impossible à résoudre – que Camus a pu écrire qu'il n'y a plus qu'un problème philosophique vraiment sérieux, celui du suicide<sup>5</sup>.

Or il n'y a pas que les philosophes à se heurter à ce phénomène, spécifique à notre époque, de l'homme déraciné et aliéné de soi-même. Au contraire on s'y voit confronté de tous côtés et la psychiatrie aussi se concentre de plus en plus sur la recherche de l'identité perdue.

C'est l'Américain Erik Erikson qui a introduit le concept d'identité et en a fait le noyau de sa théorie du développement psychosocial. Il avait été frappé par le fait que le malade moyen des premiers temps de la psychanalyse souffrait en général d'inhibitions qui l'empêchaient de devenir celui qu'il pensait être, alors qu'à l'heure actuelle, le patient souffre surtout de ne savoir ni en quoi il doit croire ni qui il devrait ou pourrait devenir<sup>6</sup>.

Comment savoir qui je suis, d'où je viens, vers quel avenir aller ? En quoi faut-il croire ? Quel est le sens de mon existence ? Comment se fait-il que je ne sois pas tout à fait heureux ? Voilà les questions que les gens se posent explicitement ou non.

Ces questions sont plus ou moins pleines d'une nostalgie implicite : où sont les normes qui, hier encore, jalonnaient notre route ? Où est la tradition dans laquelle nous étions si solidement ancrés, où, la place que la société nous assignait lorsque nous étions encore aimés, où, pour finir, est le Dieu qui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



théologie<sup>18</sup>. » L'attitude irréconciliable fut, d'après Koestler, surtout le fait de Galilée, qui par son attitude agressive et querelleuse, avait poussé les choses à bout. Il est à peine imaginable combien le caractère et les faits et gestes de Galilée ont été avantagés au détriment des autorités ecclésiastiques, falsifiés par ce que Koestler appelle *une mythographie rationaliste* qui l'a représenté comme « la pucelle d'Orléans de la Science, le saint Georges qui vainquit le dragon de l'Inquisition<sup>19</sup> ».

Contrairement à ce qui est affirmé dans des publications scientifiques mêmes récentes, Galilée n'a pas inventé le télescope, ni le microscope, ni le thermomètre, ni la pendule à balancier. Il n'est pas l'auteur de la loi d'inertie, ni du parallélogramme de forces et mouvements, ni des taches solaires. Il n'a pas apporté de contribution à l'astronomie théorique, n'a pas jeté de poids du haut de la tour de Pise et n'a pas fourni la preuve de la véracité du système copernicien. Il n'a pas été martyrisé par l'Inquisition, ne se languit pas dans ses prisons, ne prononça pas l'« *eppur si muove* », il n'a pas été un martyr de la science. Ce qu'il a fait, c'est établir les bases de la science moderne de la dynamique<sup>20</sup>.

Du reste on ne peut pas dire que Galilée ait été totalement innocent du fait qu'on lui ait attribué toutes ces découvertes, dont, en fait, il n'avait pas eu la primeur.

La « *quête de la gloire* » narcissique était chez lui si forte qu'il recherchait davantage sa propre grandeur que la vérité scientifique et n'avait pas grand-peine à s'approprier les découvertes que d'autres avaient faites comme le télescope et les taches solaires – ou bien à prétendre ignorer leurs contributions, comme celles du génial et sympathique Kepler qu'il traita de la façon la plus injuste et désagréable possible. De cette manière il

réussit à maintenir l'illusion mégalomane de son Moi Idéalisé – qui pourtant n'était pas dépourvu de génie véritable – et dont il rendit témoignage en ces termes dans une lettre à Sarsi : « Vous n'y pouvez rien M. Sarsi, qu'il n'ait été donné qu'à moi seul et à personne d'autre, de découvrir tous les nouveaux phénomènes du firmament. C'est la vérité que ni la méchanceté ni la jalousie ne peuvent déguiser<sup>21</sup>. »

Ce qui était un mensonge flagrant.

### *Victoire auto-destructive*

En admettant que les adversaires de Galilée fussent animés par la méchanceté et la jalousie, lui-même l'était encore davantage. En égocentrique qu'il était, il se comportait, selon la description de Koestler, avec une arrogance, une jalousie et une méfiance invraisemblables. La moindre nuance de critique, dans une lettre, une conversation de salon ou une publication innocente, déclenchait de sa part de violentes et destructives polémiques en guise de fort inadéquate réaction. Animé d'un mépris quasi morbide pour ses contemporains, il était passé maître dans l'art de ridiculiser ses adversaires ; et il savait obtenir les applaudissements de son audience par ses attaques *ad hominem*. « Une méthode excellente, écrit Koestler, de gagner une victoire passagère et de se faire un ennemi à vie<sup>22</sup>. »

D'ailleurs en général, il ne prouvait jamais ses propres thèses, se contentant d'annihiler l'argument de l'adversaire. Cette façon de se faire valoir aux dépens des autres – par laquelle il finissait par se mettre tout le monde à dos – démontre par un exemple classique, comment *le triomphe vindicatif* n'est au fond qu'une victoire auto-destructive. C'est donc par son attitude faite de méfiance, de provocation et de vexations, que Galilée, sans aucune raison, finit par être l'artisan de son propre malheur.

Il dut sa perte à son aptitude exceptionnelle à provoquer les

controverses et les animosités même parmi ses plus fidèles disciples et admirateurs, comme le cardinal Bellarmin et le pape Urbain VIII Berberini. Contre toute raison et toute prudence, et malgré des avertissements amicaux comme ceux du cardinal Dini, il se lança, comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, sur le terrain de la théologie et de l'exégèse biblique. Et sans aucune nécessité non seulement il s'aliéna, par les attaques venimeuses, la « Galaxie » des cardinaux les plus importants, mais aussi et surtout l'ordre puissant des Jésuites. Des Jésuites justement qui l'admiraient et l'appuyaient de toute leur ferveur, mais qui avaient besoin de temps pour réaliser graduellement l'intégration de la nouvelle cosmologie à la doctrine de l'Église. Cependant l'attitude arrogante de Galilée et son exigence implacable du tout ou rien les mirent au pied du mur. Pourtant tous ces gens avaient été fiers de connaître le grand Galilée et de le recevoir à Rome.

En 1630 encore, le secrétaire du pape Mgr Ciampoli écrivait qu'au Vatican « ils se languissaient de Galilée plus que de toute femme bien aimée<sup>23</sup> ». Mais entretemps Galilée était allé jusqu'à ridiculiser son admirateur le pape Urbain VIII dans le *Dialogue sur les Grands Systèmes du Monde*, publié la même année en 1630. L'œuvre pour laquelle d'ailleurs il n'avait obtenu l'*imprimatur* que grâce à ses agissements mensongers. Ainsi Galilée réussit-il à transformer l'adulation périlleuse – *perilous adulation* – d'Urbain en la furie de l'amant trahi – *the fury of the betrayed lover*<sup>24</sup>. Il n'empêche que jusqu'au bout il fut toujours traité avec tout le respect et tous les honneurs dûs au *grand seigneur* et au grand savant qu'il était. En dépit de la légende entourant sa personne, Galilée ne fut jamais emprisonné par l'Inquisition. Et même pendant son procès en 1633 – alors qu'on lui avait pourtant épargné d'être confronté aux mensonges

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Galilée, avait aussi un côté positif. Elle nous avait, il est vrai, éloignés de la sécurité d'un univers clos, dont la terre était le centre immuable, mais d'un autre côté en nous ouvrant l'espace illimité (mais non pas infini) et ses innombrables galaxies – dont on dit que leur nombre dépasse celui des hommes ayant jamais vécu sur terre – elle nous donne *une idée* de l'éternité.

Pourtant, c'est surtout depuis Einstein et le développement qu'ont réalisé après lui des physiciens nucléaires comme B. Philbert, que la cosmologie concorde de façon surprenante avec *l'espace vécu* – et ceci, également, en ce qui concerne la dimension religieuse de l'espace et du temps créés. Il est possible en effet de prouver – d'une façon qui dépasse mon entendement mathématique et physique – que *chaque* point que l'on se choisit comme point de référence dans l'espace-temps cosmique, est toujours immobile et se trouve toujours au Centre<sup>37</sup>. Et comme on se choisit toujours soi-même comme point de référence, chacun de nous où qu'il se trouve, vit toujours effectivement au Centre du Monde. « *Jede Galaxie, jedes Existierende ist für sich im Mittelpunkt des Kosmos : eine Ur-Eigenheit allen Seins ; Jeder ist in seinem Ich Mitte* » – « Toute Galaxie, tout être existant est pour soi au Centre du Cosmos : une caractéristique fondamentale de tout être. Chacun, dans son Moi, est Centre<sup>38</sup> ». C'est là le langage étonnant que nous tient la physique, qui, après un détour de bien des siècles, nous ramène au point de départ initial de l'*homo religiosus*.

La foi et la raison s'étant séparées après une dispute cosmologique, on peut difficilement imaginer un signe de réconciliation plus apte que cet accord nouveau entre la pensée mythique-religieuse et la cosmologie moderne.

Depuis qu'avec le déchaînement de l'énergie atomique, notre connaissance scientifique et notre emprise sur la matière ont

atteint un point où l'apothéose menace de se confondre avec la catastrophe, il n'est plus d'autre issue possible pour notre pensée que la voie de la réconciliation entre la foi et la science, l'âme et le corps. Si l'on peut dire, très globalement, qu'à la période préhistorique – aussi relative que soit cette notion – nous avons appris l'explication mythique-poétique des choses, et qu'ensuite nous avons dans la période historique effectué l'interprétation cérébro-rationnelle des phénomènes, on pourrait donc penser que la décision du tout ou rien, devant laquelle nous met l'ère atomique, pourrait marquer un nouvel *Achsenzeit*. Un réveil de l'esprit, qui recueille les trésors de notre connaissance scientifique pour les faire participer à la sagesse ; qui intègre la dimension sacrale dans sa pensée, réintégrant ainsi la dimension de l'âme dans notre espace vécu, dans l'univers de la pensée et de l'expérience.

Pour le moment, notre pensée matérialiste, isolée de la sagesse et du sens du réel, nous a emprisonnés dans l'image grotesque d'un *homoncule* : l'homme-machine, l'homme absurde, le singe nu, un caprice de la nature. Et tant que nous n'aurons pas d'autre dignité que celle-là, il ne faudra pas s'étonner du peu de valeur accordé aujourd'hui à la vie humaine, de la grossièreté et de l'endurcissement de nos rapports sociaux.

Si nous persistons sur la voie où le Moi autonome est souverain et détermine les valeurs, on ne peut s'attendre qu'à ce que l'arrogance suicidaire qui nous a fait proclamer la mort de Dieu ne mène à la mort de l'homme. Mais, revenus du désert de « l'immensité indifférente », dans l'espace sacré de la *Civitate Dei*, notre terre promise, nous pourrions rétablir l'image de l'homme dans sa dignité et trouver une réponse à la question de savoir qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons.

---

<sup>1</sup> Erich FROMM, *The anatomy of human destructiveness*, ch. X. Fawcett Crest

Book, 1975.

<sup>2</sup> Mircea ELIADE, *Images et Symboles*. Ed. Gallimard, Paris, 1952.

<sup>3</sup> Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, p. 58. Gallimard, 1965.

<sup>4</sup> Gabriel MARCEL, *L'homme problématique*. Aubier, Paris, 1955.

<sup>5</sup> Albert CAMUS, *Le mythe de Sisyphe*. Gallimard, 1942.

<sup>6</sup> Erik ERIKSON, *Childhood and Society*, p. 1. Imago, London, 1959.

<sup>7</sup> Idem, *Growth and crises of the healthy personality*. Psychological Issues, vol. 1, n° 1, Intern. Univ. Press, N.Y., 1959.

<sup>8</sup> Erik ERIKSON, *Childhood and Society*, p. 233.

<sup>9</sup> Karen HORNEY, *Neurosis and human growth*. Routledge & Kegan Paul, London, 1951.

<sup>10</sup> Karen HORNEY, *Neurosis and human growth*.

<sup>11</sup> Han FORTMANN, *Wat is er met de mens gebeurd ?* 4. éd. Amboboeken, Bilthoven, 1971.

<sup>12</sup> Voir également MASLOW, cité par Goble, 1975, p. 78.

<sup>13</sup> John ECCLES, *Facing reality*, Springer Verlag, 1970.

<sup>14</sup> Søren KIERKEGAARD (1849), *Krankheit zum Tode*. Eugen Diederichs Verlag, 1957.

<sup>15</sup> Karl JASPERS, *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*. Fischer Bücherei, 1957.

<sup>16</sup> MARCEL, *op. cit.*

<sup>17</sup> Arthur KOESTLER, *The Sleepwalkers*, Part four, VII et part five, I-II. Hutchinson of London, Danube Edition, 1968. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que l'exposé de Koestler ne change rien au fait objectif que Galilée avait raison et que les autorités ecclésiastiques avaient tort.

<sup>18</sup> Ibid., p. 446.

<sup>19</sup> Ibid., p. 353.

<sup>20</sup> Arthur KOESTLER, *The Sleepwalkers*, p. 353.

<sup>21</sup> Ibid., p. 430.

<sup>22</sup> Ibid., p. 452.

<sup>23</sup> Arthur KOESTLER, *The Sleepwalkers*, p. 480.

<sup>24</sup> Ibid., p. 483.

<sup>25</sup> Arthur KOESTLER, *The Sleepwalkers*, p. 478.

<sup>26</sup> Ibid., p. 495.

<sup>27</sup> MARCEL, *op. cit.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



civilisation. Tant que la rivière coule à l'intérieur de son lit, dans l'ordonnance cultivée du paysage, elle reste une force constructive en faveur de la prospérité du pays : l'agriculture, les transports, la défense, etc. en profitent. Mais dès qu'elle déborde et inonde le pays, ses possibilités constructives se transforment en un pouvoir dévastateur.

Le Dieu de la rivière, comme Vénus, déesse de l'Amour, a deux visages fort différents. La fonction sexuelle, par laquelle nous sommes justement si fragiles, est bien la dernière que nous puissions nous permettre d'isoler. Comme elle est aussi une des fonctions les plus difficiles à intégrer et donc à maîtriser. Car maîtriser est tout à fait autre chose que de nier et de refouler. Il s'agit ici de réaliser, sans nous leurrer, sa véritable intégration dans la totalité de notre plan de vie.

Ce n'est pas une tâche facile, comme il apparaît dès le commencement de notre histoire. La première conséquence de la chute originelle – mais pas la chute originelle elle-même, comme on a presque réussi à nous le faire croire au siècle dernier – fut l'épisode de la feuille de vigne, la honte coupable de notre nudité. Ce qui indique combien, justement sur ce terrain, nous perdons tout de suite la tête, dès que se perdent l'intégrité et l'ingénuité originelles. La tendance sexuelle semble être une des premières tendances à vouloir s'évader, en nous entraînant dans une existence désordonnée, dès que nous proclamons notre autonomie à l'égard du Créateur. Et nos adversaires idéologiques ont d'ailleurs très bien compris qu'il est possible de démolir pratiquement toute une civilisation, en propageant systématiquement parmi la jeunesse la Révolution (libération) sexuelle.

## ***La révolution sexuelle***

## *La culpabilité de la conscience tranquille*

Dans l'introduction de son livre sur *The american sex revolution*, Sorokin dépeint le cours discret et pratiquement inaperçu de cette révolution dans la vie de millions d'hommes et de femmes, alors que sa signification pour la société n'est certainement pas moindre que celle des révolutions politico-sociales les plus dramatiques : elle n'a été marquée ni par des effusions de sang, ni par la lutte des classes, et ses épisodes passionnés ont été restreints à la chambre à coucher et à la vie privée<sup>9</sup>. Et c'est vrai – du moins jusqu'à un certain point. S'il est vrai qu'il semble s'agir d'une révolution silencieuse et, en quelque sorte, fortuite, à laquelle peu de publicité a été accordée et qui n'a pas fait la une des journaux, néanmoins, *ce sont les idées qui mènent le monde*, et au bout du compte ce sont, ici aussi, des forces obscures qui l'ont menée et consciemment orchestrée.

Si nous prenons un phénomène comme celui de l'interruption volontaire de grossesse, qui a fait des millions de victimes parmi les enfants à naître, nous savons qu'on peut en discuter à l'infini. Pourtant, l'essentiel reste qu'il est maintenant légal de sacrifier la *vie* de l'un au *bien-être* de l'autre, parce qu'un avortement ne détruit pas *quelque chose* mais *quelqu'un*.

Je n'entrerai pas ici dans toutes les conséquences que cela entraîne dans l'existence privée ou collective.

Mais je voudrais souligner que je ne parle pas ici de l'avortement commis en désespoir de cause, par celles qui ne voyaient aucune autre solution, mais qu'il s'agit ici de l'avortement organisé et légalisé. C'est-à-dire de la suppression de normes existantes, afin de présenter le mal comme un bien, de légaliser ce qui est illégal, et de neutraliser ce qui est immoral, si bien que, pour finir, nous avons réussi à faire le mal,

la conscience tranquille. Et je pense que cette faute commise la conscience tranquille est mille fois plus grave et plus dangereuse que celle dont nous portons le poids lorsque nous en avons encore mauvaise conscience.

Faire le mal est une chose. Mais ne plus savoir ce qui est bien et ce qui est mal, est d'un ordre tout différent. De toutes les conséquences désastreuses de la loi sur l'avortement, l'aspect le plus funeste est probablement que l'avortement légalisé est le premier pas spectaculaire des pouvoirs publics pour quitter la voie de la justice objective : une démarche qui fait foi de leur consentement à suivre un courant, qui vise à présenter comme un bienfait, un méfait évident. Et une fois le droit corrompu, la société se trouve au bord de la désintégration.

### *La priorité sexuelle*

La question est maintenant de savoir quels intérêts tout cela a servi et au nom de quoi ce retournement de toutes les valeurs fut effectivement nécessaire. Il apparaît – si nous nous en tenons à l'exemple de la pratique de l'avortement en masse – que toutes les théories grandiloquentes du droit à disposer de soi-même, de l'émancipation, de l'épanouissement, de la qualité de la vie, etc., n'ont pour objet que la banale satisfaction des appétits. Ce à quoi on peut bien sûr accorder la plus grande priorité, mais il est bon de se demander s'il ne vaudrait pas mieux soumettre la sexualité à des objectifs un peu plus élevés, compte tenu des possibilités humaines.

En tout cas, le mouvement de réforme de la sexualité aux Pays-Bas et ailleurs dans le monde (planning familial) n'est pas d'accord avec ce point de vue et ne l'a jamais été, et les plus influents de ceux qui font l'opinion se sont rangés dans le même camp. Ceux qui montent à l'assaut des tabous ont beau s'imaginer être particulièrement éclairés ; ils ne le sont pas. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conception élevée de la sexualité et de son rapport avec le plan originel de la création, se retrouve dans la symbolique de l'Ancien et du Nouveau Testament, où l'union de Jahweh et du peuple d'Israël et, plus tard, l'union du Christ et de Son Église, sont représentées par l'image de l'Époux et de l'Épouse. Une image qui nous fait saisir de façon immédiate, que l'union physique de l'homme et de la femme ne peut être vue autrement que comme un don mutuel de toute la personne – dans une alliance permanente.

Que cette association entre l'homme et la femme ne peut s'accomplir que dans une alliance *permanente*, se comprend mieux lorsqu'on réalise que la totalité de la personne n'est pas l'affaire d'un instant, mais la somme d'une évolution dans le temps. C'est pourquoi lorsqu'on dit que l'un se donne à l'autre, il ne peut s'agir d'une relation temporaire, mais *ipso facto* d'un état permanent. C'est donc pourquoi la fidélité est une caractéristique essentielle de l'amour.

## ***Place et signification de la sexualité***

### *Un phénomène aux aspects multiples*

Une chose est certaine, la pulsion sexuelle se présente sous de nombreux aspects. Tantôt, elle apparaît avec le visage figé d'une maîtresse exigeante, tantôt son expression est celle d'une douceur et d'une intimité indulgente. Un jour, elle se montre, les traits déformés par la passion, sous l'aspect *de la bête humaine*, pour se présenter une autre fois sous le signe d'une vie brillante et captivante. Parfois aussi, la voici qui entre, un bébé dans les bras, baignée d'un parfum de domesticité. Et aux époques mythiques, elle est apparue en *hiérophanie*, revêtue de toute la beauté de l'acte créateur ; elle est alors image de l'*hiérogamie* primordiale, des fécondes épousailles entre le Dieu-Ciel et la

Terre-Mère.

Comment traiter cet être capricieux qui sait se rendre attrayant au Seigneur de l'Univers comme au fourbe serpent, ainsi qu'à l'homme : *ni ange, ni bête* ? Eh bien, c'est à nous de l'éduquer, de lui apprendre les bonnes manières et de lui indiquer la place qu'elle doit occuper chez nous. « Une culture est humaine, écrit Fortmann, dans la mesure où la sexualité et l'agression ne sont pas désavouées, mais éduquées et se plient insensiblement à la raison, se pénètrent de raison<sup>21</sup>. » Pour Fortmann, cette éducation de la vie des pulsions se présente comme une troisième possibilité, entre la barbarie effrénée des instincts d'une part et leur répression brutale de l'autre.

Le fait que nous disposons de cette possibilité est une donnée de notre liberté ou de la possibilité que nous avons de voir notre corps comme le temple de l'esprit. Le comportement animal est déterminé par l'instinct, une « connaissance » biologique, gravée dans la mémoire héréditaire, qui obéit à un rythme déterminé et réagit aveuglément à des signaux spécifiques, surgis du monde ambiant auquel l'animal appartient. Nous les hommes, cependant, ne sommes pas dotés d'un tel comportement instinctif et sommes condamnés – ou appelés – cela dépend du point de vue que l'on a – à régler nous-mêmes notre comportement instinctuel et à lui donner une orientation.

Ainsi peut-on comparer la sexualité humaine à une rivière issue de sources diverses et ne coulant pas dans un lit prédéterminé ; c'est à nous de décider de son cours. Autrement dit, c'est à nous de décider du rythme, de la forme et du but de notre comportement instinctuel, et il nous est même possible de choisir un but pour lequel il est souhaitable – en vue d'atteindre une plus grande liberté – de s'abstenir de toute expression physique de la sexualité. Nous sommes donc en principe libres de répondre ou non aux stimulations du milieu ambiant, comme

d'ailleurs le milieu lui-même est libre jusqu'à un certain point. Je veux dire par là que nous-mêmes formons largement notre environnement en transformant le monde où nous vivons. Chez nous la rivière de la vie instinctuelle ne suit pas un cours fixé d'avance, dans un paysage immuable, mais c'est nous qui en déterminons le cours, comme d'ailleurs le paysage. Ce qui n'empêche pas qu'à un certain moment la rivière puisse déborder et que nous soyons inondés par le désir. Pourtant à ce moment il y a déjà une perte de liberté considérable. Une perte de liberté qui tient, d'une part à notre nature faillible, et d'autre part, à notre attitude intérieure, ainsi qu'aux valeurs et idéaux, aux exemples et stimulations par lesquels nous déterminons ou laissons déterminer notre climat socioculturel. En ce cas, vu l'extrême sexualisation de notre société, on ne peut pas dire que nous ayons créé un climat bien fameux.

### *Les bonnes manières*

Nous vivons en effet dans un climat culturel qui présente comme une liberté la licence d'une existence qui ne s'engage à rien, en particulier dans le domaine de la sexualité. Cette attitude, conçue à l'origine comme une prévention du développement névrotique, mène en réalité pour le moins à autant de conflits, d'isolement, de chagrin et de déceptions. Elle donne lieu, pour finir, à une névrose de frustration et à un besoin d'excitants, qui indiquent la banqueroute d'un amour érotique égaré. C'est l'impasse où l'on se trouve quand un désir de jouissance, privé de son contexte, se met à vivre une existence à part et devient un but en soi.

Il n'est plus possible, à l'heure où nous vivons, de redresser ces choses-là en conseillant aux gens de prier bien fort afin d'apprendre à se maîtriser, ou bien en moralisant qu'il est indispensable de faire des sacrifices pour obtenir ce qu'on veut.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



temps mythiques. Du moins, elles leur ressemblent en ce sens qu'elles semblent provenir inconsciemment de la croyance magique qui veut que les structures existantes détruites et la ruine achevée, il surgisse du fatras et des débris, comme par miracle, une nouvelle cathédrale.

Si nous voulons maintenant entreprendre dans le désordre actuel, une réintégration de la sexualité dans la totalité de la vie, cela sous-entend la nécessité de reconstituer une toute nouvelle image de l'homme. Car la place et la signification que nous reconnaissons à la sexualité, dépendent de l'image que nous avons de l'homme et des dimensions que nous lui accordons.

Dans le sens le plus large, en tant que partie intégrante de l'Éros, la sexualité, comme un arbre cosmique, touche par ses racines aux profondeurs biologiques, tandis que sa cime approche des sphères sacrales. Si bien qu'une sexualité intégrée demande, à son tour une intégration de la raison, de la connaissance religieuse et de la pensée poétique-symbolique. En second lieu, comme nous l'avons vu, l'intégration de la sexualité exige que nous rétablissions, sous un éclairage nouveau et sous une forme actualisée, la trinité originelle et sacramentelle de *la fidélité conjugale*, de *l'Éros*, et de *la fécondité*.

Ce n'est en effet qu'à l'intérieur de cette synthèse, que la sexualité peut conserver la place qui lui revient et agir de manière constructive. Il n'en est pas moins vrai que trop souvent, sous l'influence du moralisme bourgeois, l'idée qu'on se faisait de la fidélité conjugale a dégénéré en une sorte de surveillance mutuelle, avec toutes les conséquences que cela implique. De sorte que l'on peut se demander en effet si, en toutes circonstances, le mariage en tant qu'institution n'est pas destiné à disparaître s'il perd pour longtemps son caractère sacramentel : caractéristique par excellence qui lui permet en tant qu'alliance sacrée et sociale, de s'ouvrir vers la communauté, et vers son

aspect éternel de Communion des Saints. Lorsqu'il est, de cette façon enraciné dans l'amour, le mariage est, d'une part, l'œuvre du dévouement de toute une vie et de l'autre, le lieu où l'homme et la femme œuvrent ensemble pour le bien général, à commencer par leur propre famille, mais sans se limiter à celle-ci. Pour finir, nous avons établi qu'une intégration de la sexualité demande que l'on cesse de placer la vie dans l'ambiance du hasard et de l'arbitraire. Par une sorte de liturgie de la vie quotidienne, c'est-à-dire, grâce à des us et coutumes significatifs, nous pourrions contribuer à structurer la pulsion vitale et à en faire le support de la vie. Pour mener à bien cette entreprise, il est inutile de prescrire ou de moraliser scrupuleusement. Il est bien plus judicieux d'essayer d'expliquer qu'une sexualité intégrée est une des missions vitales qu'il faut nécessairement remplir. Il faudrait en outre faire comprendre que les dix commandements ne nous ont pas été imposés d'en haut comme ça, pour nous contrarier, mais qu'ils sont un don du ciel et qu'en même temps ils datent de la plus ancienne expérience humaine. Moïse lui-même n'a pas dit autre chose, en parlant de la loi qu'il avait reçue de Yahweh pour son peuple : « Car cette loi que je te prescris aujourd'hui n'est pas au-delà de tes moyens, ni hors de ton atteinte. Elle n'est pas dans les cieux... ni au-delà des mers... Car la parole est tout près de toi, *elle est dans ta bouche et dans ton cœur* pour que tu la mettes en pratique. » (Dt. 30, 11-14). Autrement dit, nous la connaissions déjà. Mais comme toutes les fois où nous refusons de l'écouter et de vivre selon son esprit, il nous faudra retourner à la dure école des événements où nous apprenons, chaque fois de nouveau au cours de l'histoire, que ces commandements sont, en fait, les seules règles capables de maintenir en équilibre l'ordonnance sacrée de la civilisation et de la protéger de l'anarchie. Et une des règles énonce très

prosaïquement « Tu ne commettras pas d'actes impurs. »

---

<sup>1</sup> Norbert ELIAS, *über den Prozess der Zivilisation*. Premier volume, Shurkamp Taschenbuch Verlag, 1981.

<sup>2</sup> Georg SCHARF, *Sexualität einst und heute*. Theodor Schmitz Verlag, Munster, 1978.

<sup>3</sup> Sigmund FREUD, *Das Unbehagen in der Kultur*. G.W., vol. 14, imago Publ., 1948.

<sup>4</sup> Han FORTMANN, *Wat is er met de mens gebeurd ?* 8. éd., Ambo, 1971.

<sup>5</sup> Ceci joue en particulier pour la maîtrise de soi qui était imposée à la plupart des gens par la force des choses, ne serait-ce que par le manque de vie privée ; ce sont des conditions de vie que l'on a du mal à imaginer à l'heure actuelle. H. RÖLING remarque à ce sujet dans son ouvrage déjà cité *Gezinsgeschiedenis* (Histoire de la Famille) : « La maîtrise de soi était, dans toutes les couches de la société, poussée si loin que l'ascèse forcée était devenue inutile. » JEAN-PAUL II, *À l'image de Dieu : homme et femme*. Le Cerf, Paris, 1994.

<sup>6</sup> Victor von GEBSATTEL, *Ehe und Liebe*. In *Prolegomena einer medizinischen Anthropologie*. Springer Verlag, 1954.

<sup>7</sup> Voir par exemple : Joanna Rohrbaugh, *Women : Psychology's Puzzle part IV, Women and their bodies*. Basic Books, N.Y., 1979.

<sup>8</sup> Karl JAOSPERS, *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*. Fischer Bücherei, 1955.

<sup>9</sup> Pitirim SOROKIN, *The american sex revolution*. Porter Sargent, Boston, 1956.

<sup>10</sup> Communication de David KATI et al. Alliance Internationale pour la Protection de l'Enfance, dans un article du Volkskrant du 12 sept. 1982.

<sup>11</sup> E.W. HOFSTEE, *Vrijheid, Gelijkheid en Eenzaamheid*. Discours d'adieu prononcé à Wageningen le 30 octobre 1980.

<sup>12</sup> P. SOROKIN, *op. cit.*

<sup>13</sup> HOFSTEE, *op. cit.*

<sup>14</sup> Eugeen de JONGHE, *Het Freudo-Marxisme*. In *Politica*, 29 : 4, 532-563 (1979). Idem *Sexpol en totale revolutie*. De Nederlandse Boekhandel, 1974.

<sup>15</sup> Voir à ce propos Steven GOLDBERG, *The Inevitability of patriarchy*, London, 1977. Ainsi que RÖLING : « Les féministes pouvaient se réclamer de théories sur le matriarcat originel, c'est-à-dire que les femmes auraient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'attente d'un train, tout ce qui est exclu de ces urgences ne peut, à ce moment-là, que susciter l'ennui.

En général, la réaction affective dont il s'agit n'est pas seulement caractérisée par un manque total d'intérêt pour toute la réalité environnante, mais aussi par l'incapacité à faire ce qu'on devrait ou voudrait faire d'autre.

Bref, dit Bilz, celui qui s'ennuie se sent emprisonné, *enfermé dans une cage*, où, dans l'attente de la délivrance, il est tourmenté par le temps<sup>20</sup>. Ici on perçoit directement combien la durée vécue est un facteur important dans le phénomène de l'ennui.

En ce qui concerne l'ennui ordinaire (ou banal) il faut distinguer *l'ennui relatif au sujet* de *l'ennui relatif à l'objet*. Revers qualifie le premier d'ennui de la bonne conscience<sup>21</sup>. C'est un signal de l'esprit – l'ennui étant à l'esprit, ce que faim et soif sont au corps – un signal qu'il est temps de passer à une activité utile. La seconde forme est l'ennui lié à certaines circonstances : le train qui n'arrive pas, le travail monotone, une promenade trop longue, etc.

Tout cela appartient encore à l'ennui normal. Mais on peut se représenter comme on peut, à partir de cet ennui banal, tomber dans une forme d'ennui plus pathologique, qu'on appelle *l'ennui hectique*<sup>22</sup>. À s'agiter à rechercher des choses de moins en moins satisfaisantes on se retrouve dans un état qui exige des stimulants toujours plus forts, qui finissent par saper les fondements éthiques de la vie. L'effort personnel qui mène à un véritable dévouement fait alors place à une attitude de jouissance égocentrique, qui n'accorde de la valeur qu'aux gens et aux choses susceptibles de contribuer au profit de la personne en question. Ils existent comme objets de jouissance ou de profit ou ils n'existent pas du tout. Et c'est pourquoi ils finissent par

ennuyer, si bien que le jouisseur s'ennuie lui-même. « Le jouisseur était parti de l'ennui caché, il y revient après avoir parcouru en vain le cercle étroit des joies terrestres<sup>23</sup>. » Parti de l'ennui normal, en passant par l'ennui hectique, nous voici donc parvenus à l'*ennui existentiel* : celui du malheureux que tout et tout le monde ennue, parce qu'il est lui-même, la cause de son ennui. Et il est la cause de son ennui, en conséquence de son existence inachevée, c'est-à-dire de l'arrêt de son devenir. L'ennui existentiel est l'ennui de ceux qui n'ont jamais réussi à réaliser leur potentiel spirituel et qui, par conséquent, rencontrent partout et en tout ce qu'ils entreprennent, leur vacuité intérieure. Ils tournent dans leur détresse, autour du vide d'une existence sans but et recherchent en vain toutes les activités et formes de distraction possibles, afin de soulager une tension angoissante dont ils ignorent l'origine. Tout leur apparaît fade et monotone ; le temps leur est d'une durée insupportable et l'avenir leur semble sans issue : *l'ennui – ce désespoir avorté*, écrivait Bernanos.

### *Monotonie du travail*

Avant d'approfondir l'ennui existentiel, je voudrais dire un mot à propos de l'ennui du travail, auquel la contrainte de l'organisation et de la mécanisation semblent mener inéluctablement.

On pourrait dire que le travail est ressenti comme ennuyeux lorsqu'il ne contribue pas, du moins dans une certaine mesure, à la réalisation du Moi, lorsqu'il n'est pas une forme d'expression de la personne, de ses idées et de ses talents, ou au contraire ne contribue pas à la former dans une certaine mesure. On devra cependant se garder d'une critique trop facile en ce domaine, en soulignant exclusivement la nature du travail. Il est clair, en effet, que l'on peut mettre de soi-même dans les tâches les plus

humbles, à condition de s'y effacer, c'est-à-dire de ne pas être uniquement axé sur le profit personnel qu'on peut en tirer.

Ici encore, on se heurte à la distinction entre l'être et l'avoir. Si c'est l'être qu'on recherche avant tout, on s'attachera surtout à participer modestement par son travail à l'achèvement de la création. Si au contraire c'est l'avoir qui domine, on voudra, en toutes choses, asservir la création à sa personne.

Ceci peut s'illustrer par l'exemple d'une communauté religieuse de moines contemplatifs. Leur ordre du jour étant rythmé par le temps liturgique, ils se consacrent à leurs travaux profanes avec l'amour et le dévouement du geste liturgique. S'ils semblent prendre tant de plaisir à leur travail, c'est qu'en l'effectuant ils servent la communauté ; c'est que le travail est pour eux une forme de service divin ; c'est aussi qu'ils ont appris à aimer à accomplir avec soin les choses apparemment les plus insignifiantes. Il apparaît donc que si l'on veut mettre de soi en ce qu'on doit faire, y trouver satisfaction et en retirer une certaine formation, ce qui est déterminant n'est pas le *genre* du travail à accomplir, mais la *manière* dont on l'accomplit. Autrement dit, ce qui importe est moins ce que nous faisons que la manière dont nous le faisons. Il n'empêche cependant qu'il y a des limites, et qu'un des objectifs majeurs de notre société industrielle est de débarrasser autant que possible les diverses activités professionnelles de leur caractère monotone et humiliant, en accordant autant que possible la nature du travail à la dignité humaine.

Jusqu'à maintenant, on avait souvent l'impression que le travail était surtout considéré comme un mal inévitable et que les heures consacrées au travail n'étaient guère qu'un temps mort à supporter entre les week-ends et les vacances. En ce cas le temps passé en travaillant est dominé par l'avoir et réduit à sa valeur monétaire. Le temps c'est de l'argent. Ce qui implique que la vie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



conscience du réel. Et puisque la totalité de ce changement d'état a pour fin de favoriser l'évasion de l'intolérable sensation de vide intérieur, il s'ensuit inévitablement la nécessité d'une répétition sans relâche. Cette manœuvre de surplace est en opposition totale avec l'authentique évolution du devenir, qui représente un mouvement vers l'avant en vue d'un accomplissement croissant et à partir d'une attitude de vie, de don de soi.

En ce qui concerne le côté objet de l'ennui – le temps – les expériences sensationnelles dont nous avons parlé servent à tuer le temps. La haine du temps est l'une des expressions essentielles de la haine de soi, et donc de la haine de la réalité puisqu'elle est toujours *ma* réalité. Elles servent l'oubli, pour ne pas ressentir, dans l'arrêt du temps immanent à la vie, le silence de la mort ; pour échapper, en un mot, à la sensation de *l'horrible fardeau du temps, qui nous penche vers la terre* – le temps qui pourtant était fait pour nous élever vers le ciel.

On peut évidemment concrétiser les situations excessives que j'ai esquissées ici, par des données statistiques sur la consommation croissante d'alcool et de drogues, ainsi que par les conséquences déjà mentionnées de la sexualisation de notre société.

Il n'en est pas moins vrai qu'il ne s'agit pas toujours, évidemment, des excès de la dépendance manifeste. Il existe à côté de cela, ce qu'on appelle une *attitude dépendante* : une forme latente de la dépendance, que l'on reconnaît à une attitude intérieure qui s'exprime par ce que Matussek appelle *Verschlingende Weltbezug* (relation gloutonne avec le monde)<sup>35</sup>. Ce qui veut dire une attitude totalement opposée au don de soi, une attitude accapareuse envers la vie. Celle-ci est, en fait, l'attitude radicalement égocentrique des enfants gâtés qui prennent, exigent et s'approprient, en abusant du monde qui les

entoure. C'est une forme de contact avec le monde qui exclut l'intérêt et l'engagement envers les gens et les choses en ce qu'ils sont réellement, pour, au contraire, ne s'en emparer que dans le but d'en faire son profit. En comblant avidement son néant (existentiel) sur le plan matériel, comme certains d'ailleurs se gavent littéralement de nourriture, pour apaiser cette sensation de vide intérieur qui peut se faire ressentir, dans le langage corporel, comme une faim véritable, on exprime en fait une faim vitale, spirituelle.

Pourtant tous les achats et toutes les gâteries, le luxe et l'importance dont on s'entoure, ne peuvent jamais ou ne peuvent que brièvement donner l'apaisement espéré, puisque, une fois de plus, ils ne sont qu'une tentative de substituer l'*Avoir* au manque d'*Être*. Une tentative, dit Matussek<sup>36</sup>, de tirer un peu de joie de vivre d'une relation au monde essentiellement triste et indifférente. Cet état, à première vue quelque peu paradoxal, d'une orientation exagérée vers le monde est en fait la conséquence d'un profond manque d'intérêt. On utilise le monde pour se sentir et jouir de soi-même en se moquant éperdument du reste. L'apôtre avait raison sous bien des rapports, lorsqu'il nous conseilla « d'user de ce monde comme n'en usant pas ».

## ***L'aliénation***

### *Hegel et Marx*

Lorsque Fromm nous dit que l'ennui est une maladie tellement « normale » à notre époque qu'on n'en reconnaît même plus le caractère psychopathologique<sup>37</sup>, on peut dire que, de ce fait, nous sommes aussi incapables d'en reconnaître la signification : qui est de signaler le néant existentiel, résultant de l'arrêt du devenir et essentiellement lié à la « mort de Dieu ».

Cette méconnaissance nous empêche aussi de chercher la guérison là où elle se trouve.

Von Gebattel parle, à ce propos de l'angoisse de ne pouvoir devenir ; de l'appréhension à descendre dans

« cette couche profonde de l'Être qui est possédée par l'angoisse de ne point pouvoir devenir<sup>38</sup> ». Une angoisse qui peut finir par se manifester par *le refus de devenir*, réfractaire à la vie. Ne pas avoir à se plonger dans les profondeurs de l'être personnel, avec tout ce que cela signifie d'efforts et de responsabilités, de choix et de prises de position, de crises et de désarroi : cette lutte, faite de sang, de sueur et de larmes pour l'intégrité de son identité. Comme il est plus facile et plus sûr de rester superficiel, de s'orienter sur le groupe et de suivre la mode du jour !

Il existe cependant, à côté du mot ennui, un mot que l'on rencontre si continuellement qu'il finit par nous ennuyer et qui touche de près à l'ennui. C'est d'ailleurs un terme qui est bien moins entaché de honte et de culpabilité. Je veux dire le mot *aliénation*. Et je suppose que c'est plus ou moins le même *mal de vivre*, désigné depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle par le mot *ennui* qui perdure à notre époque sous le nom d'*aliénation*.

Richard Schacht<sup>39</sup> a écrit l'histoire de ce terme, qui, comme on le sait, nous vient en tant que terme technique de l'œuvre de Marx et de Hegel ; pourtant ce mot était déjà employé avant Hegel par la théologie de la Réforme pour désigner la séparation de l'homme d'avec Dieu<sup>40</sup>.

Hegel parle de l'*Idée* ou de l'*Esprit* qui s'extériorise dans la réalité sociale, de sorte qu'il s'aliène de lui-même. Autrement dit, il applique le terme à la relation entre l'individu et ce qu'il appelle la *substance sociale*. L'Esprit s'objectivant – en *Selbstentäusserung* – dans la substance sociale, il en résulte une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'aspect de sécurité et de protection, en tant que force portante et structurante, a déjà été mentionné et découle directement de la mesure d'unité, de stabilité et de continuité qui caractérisent une communauté en tant que telle.

D'autre part, la vie en famille, l'éducation, si on veut lui donner ce nom (qui suggère une distinction parfois un peu trop rigoureuse entre parents et enfants, comme s'il s'agissait de deux catégories totalement différentes), la vie en famille donc, implique d'abord que chacun de nous, à la place qui lui incombe, soit toujours un exemple et un miroir pour l'autre. Un exemple qui cependant doit rester définitif, car nombreux sont ceux qui perdent pour de bon leurs illusions, parce qu'un de leurs parents qu'ils avaient pris en exemple est tombé de son piédestal, de sorte qu'ils ont perdu tout respect, inclusivement, hélas, le respect de soi.

Vue de cette manière, la famille est une structure communautaire, construite organiquement et ordonnée hiérarchiquement, qui donne à chacun sa part de responsabilité et de dignité – et peut donc servir de modèle à l'ordre démocratique. C'est pourquoi, il va de soi que chacun de ses membres fournit à cette petite communauté l'apport dont il ou elle est capable, comme ils le feront pour la communauté plus grande de la société, qui justement pour la même raison renvoie, elle aussi, à la Communauté des Saints. On voit donc comment le simple fait d'aider à faire la vaisselle peut contribuer à la sanctification.

À partir du moment où l'on est conscient d'être, même quand on est seul, un exemple constant pour l'autre, il est évident que l'honnêteté et la justice ordonnent que l'on ne pose pas aux autres des exigences irrationnelles, c'est-à-dire des exigences auxquelles on ne répond ou on ne peut répondre soi-même et, par conséquent, qu'on ne se dérobe pas en secret à la conduite

qu'on attend de l'autre. Ce qui signifie par exemple, que des parents ne doivent pas aller voir un film auquel ils n'aimeraient pas que leurs enfants assistent.

En outre, cette conception de la structure familiale implique que l'on parte du fait que l'authentique auto-réalisation repose sur une attitude de don de soi, une attitude qui ne pose pas de conditions à l'avance et n'exige pas de garanties d'être payé de retour, même s'il est plus naturel et plus humain qu'il en soit ainsi. Mais c'est l'autre qui, à son tour, en assume la responsabilité. Ces deux qualités, cependant, responsabilité et serviabilité, si elles sont déjà les conditions de la structure communautaire, elles n'en sont pas moins les fruits. Si la vie familiale ne nous a pas, pour le moins, initiés à livrer la pleine mesure de notre intégrité, nous aurons bien du mal à apprendre cela ailleurs.

Pour en revenir maintenant à la force de l'exemple, celle-ci, qu'on le veuille ou non, qu'elle soit positive ou négative, est d'autant plus grande que l'enfant est plus jeune et reste, d'une façon ou d'une autre, toujours efficace. Il est toujours aussi dramatique et en un certain sens émouvant, de constater la force des « liens du sang » dans les plus grands conflits et même les haines qui existent entre les membres d'une famille. Une rupture dans les rapports familiaux ne cesse *jamais* de vous ronger le cœur, comme si, quelque part en nous, il y avait un savoir quasi somatique concernant une fidélité et une solidarité fondamentales, auxquelles se mesurent nos rancœurs, nos critiques et nos frustrations, et à quoi, il faut le dire, on peut presque toujours faire appel en cas d'urgente détresse. Il est bien possible d'ailleurs que cette solidarité soit la conséquence de la donnée psychologique qui veut que la fonction de l'exemple des parents soit si importante, que l'image que nous avons formée de nous-mêmes reste intimement liée à l'image que nous avons

forgée d'eux et que nous avons intégrée dans notre autosynthèse. La dimension psychologique du commandement d'honorer nos père et mère (ce qui implique aussi pardonner) signifie entre autres que trahir ses parents équivaut à se trahir soi-même, sous la forme d'une trahison à son tout premier âge, envers l'enfant qui est en nous. L'intimité de ce lien s'exprime de manière flagrante dans les identifications du très jeune enfant, à commencer par celle qu'il effectue avec sa mère au cours de sa première année. Bien qu'on puisse se permettre bien des fautes et bien des défaillances, c'est pourtant la nature de l'approche maternelle qui, selon Erikson<sup>6</sup>, décide si cette première phase du développement résultera pour l'enfant en une sensation permanente de confiance et de sécurité (*basic trust*) ou, au contraire, de méfiance et d'insécurité personnelle (*basic anxiety*). Il est important de réaliser, comme nous l'assure Erikson, qu'un enfant peut supporter bien des frustrations, à condition que ses parents soient capables de lui communiquer « une conviction quasi somatique » que ce qu'ils font a un sens et une signification : pour finir, les enfants ne deviennent pas névrotiques par suite de frustrations, mais parce que ces frustrations manquent de signification sociale<sup>7</sup>.

Ce sentiment de confiance fondamentale repose sur une interaction qui a son origine dans la toute première phase de la vie, que Piaget<sup>8</sup> appelle *le stade adual*. Sous le terme d'*adualisme*, on comprend l'inséparabilité du sujet et de l'objet : être au monde sans avoir la notion de Moi et de Non-Moi. Le très jeune enfant qui ne s'est pas encore formé une image vécue du corps, ne s'est pas encore détaché de sa mère et ce n'est que dans la seconde moitié de sa première année qu'il apprendra à la ressentir comme la première personne à être autre, à être un Non-Moi. Au cours de ce stade adual, le petit enfant se ressent,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



qu'on lui garantisse une protection légale dès le tout début de son existence ; ce n'est pas seulement la protection contre la maladie et l'exploitation économique ; mais cela signifie aussi qu'on la protège contre l'exploitation de ses tendances destructives. En nourrissant, par exemple, sa conscience morale et en la protégeant, en ayant soin de ne pas l'exposer sans raison à des attaques violentes menaçant sa vie émotive et son intégrité morale. Ceci est d'autant plus concluant qu'il est impossible de découvrir la moindre facette positive aux produits pornographiques, puisqu'ils n'existent que pour des raisons de gain financier et pour des buts nihilistes ; et sont toujours basés sur l'avilissement de la personne d'autrui. C'est pourquoi cette forme de liberté débridée est en réalité en contradiction avec l'essentiel de la pensée démocratique, qui est la reconnaissance et la protection de la dignité de la personne humaine. La véracité de notre détermination à prendre véritablement au sérieux cette dignité de l'homme, s'exprime par un critère déterminant : notre attitude envers l'enfant. Ceux qui, en toute conscience ne respectent pas la dignité des enfants – et pour commencer leur vie même – ont d'avance, perdu la partie.

C'est à la manière dont il traite ses enfants qu'on reconnaît un peuple. Donc, si la dignité personnelle, sans aucune discrimination de la personne, est la pierre angulaire de la démocratie, cela doit transparaître dans l'éducation, dans la perception collective que nous avons de l'enfant et dans les rapports que nous avons avec lui. Pas de sous-estimation dépréciative, pas de surestimation sans fondement, certainement pas d'exploitation, mais de la dignité : la seule voie menant au respect de soi a un sens raisonnable de sa propre valeur qui, pour chacun de nous, forme la base du processus individuel de notre devenir.

# ***Éducation et réalité sociale***

## *Famille et société*

Erikson, dans son ouvrage *Childhood and Society* relate une visite à une famille d'Indiens Papagos. À un moment donné, pendant que se déroule la conversation, le maître de maison s'adresse à sa petite-fille de trois ans en lui demandant de fermer la porte. Ce n'était pas facile, car la porte était lourde et le grand-père dut insister. Pourtant, personne ne se précipita pour aider l'enfant et la décharger de sa responsabilité. Mais personne ne s'impacienta non plus, car en fait, l'enfant était encore petite. Les personnes présentes attendirent tranquillement que l'enfant accomplisse sa tâche et que son grand-père l'en ait remerciée par quelques mots pleins de dignité.

Bien entendu, cet exemple illustre un contexte psychoculturel. Il faut admettre que cette tâche n'aurait pas été confiée à l'enfant si elle n'en avait pas été capable. Mais à partir du moment où elle en était chargée, elle en avait l'entière responsabilité, exactement comme si elle avait été une adulte chargée d'une tâche adaptée à ses aptitudes. Ainsi dans cette communauté d'Indiens, toute l'éducation était basée sur le fait qu'à un âge donné correspondent certaines responsabilités sociales. Pour accentuer la portée de cet exemple, on pourrait le placer vis-à-vis celui d'une famille occidentale quelconque, dont la mère, par impatience ou désir de l'épargner, décharge son enfant du moindre petit service ; où l'enfant est accablé de rebuffades lorsque ses parents sont fatigués, et de compliments exagérés quand ils sont de bonne humeur. Et tout ceci, sans grande relation avec ce que l'enfant est réellement, ni avec ce qu'il fait et peut faire.

Il faut dire que les tribus primitives ont l'avantage sur notre

société industrialisée, où l'enfant n'a plus accès au processus de production et ne peut plus participer directement à la réalité sociale. C'est une situation qui, d'après l'étude sociologique qu'en a faite Ariès<sup>17</sup>, a commencé à s'établir vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Au Moyen Âge il était encore normal que les enfants participent au monde social et artisanal des adultes et leur éducation était assurée par le système de l'*apprentissage*. Plus tard, ce modèle éducatif sera remplacé par la *scolarisation*, qui maintient les enfants pour de longues années en quarantaine sociale, séparés du monde des adultes. Ce processus n'a d'ailleurs été rendu possible que par le phénomène, nouveau lui aussi, de la *vie privée* et le rétrécissement du cercle de famille qui devient plus fermé et basé sur des liens affectifs et se regroupe autour de l'enfant. À partir de ce moment les parents vont s'occuper activement de l'avenir de leurs enfants et s'y intéresser. Ainsi l'enfance devient un segment de la vie plus ou moins artificiellement isolé et on va se mettre à cacher aux enfants toutes sortes de choses : les faiblesses et les fautes des adultes, comme les fonctions de la procréation et les autres fonctions corporelles ainsi que les dures réalités du crime, de la maladie et de la mort. Je ne veux pas dire par là qu'il soit bon de les y confronter de *manière forcée*, mais il me semble raisonnable que la tendance actuelle témoigne de plus d'honnêteté et de sens du réel. Néanmoins, Erikson souligne expressément que l'étude des névroses actuelles démontre qu'il existe un décalage trop grand entre l'éducation et la formation que reçoivent les jeunes et la réalité sociale à laquelle ils seront confrontés plus tard<sup>18</sup>. Cette remarque pourrait être vue comme un appel à la société afin que celle-ci adapte l'ordre social et en particulier l'appareil de production à la mesure de l'homme, en accordant plus d'importance à l'aspect agraire et artisanal de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*La dynamique européenne*  
*Sauvegarder la continuité*

*Équilibre homme-femme*  
*Être et devenir*  
*Nous, les femmes, exigeons*  
*“Infantriarcat”*

### **Chapitre III – La perte de l’âme**

*L’homme, un problème pour l’homme*  
*Orientation dans le monde*  
*À la recherche d’une identité*  
*« Quête de la gloire »*

*Signification de l’image de l’homme*  
*Singe nu ou Image de Dieu*  
*De la mythologie au positivisme*

*La croisade mal conçue de Galilée*  
*Une mythographie rationaliste*  
*Victoire auto-destructive*  
*Le réductionnisme scientifique*

*Immensité indifférente et Espace sacré*  
*Les deux commandements de l’Évangile de la science*  
*Le catéchisme du Diable*  
*Symbolique du Centre*

*Réconciliation de la foi et de la science*

### **Chapitre IV – Vers une sexualité intégrée**

*Du moralisme au fonctionnalisme*  
*Le malaise de Freud*  
*L’hypocrisie des bien-pensants*  
*Identification à la machine*

La déconnexion psychosociale

*Roméo et Juliette : où sont-ils passés ?*

*La sexualité dissociée*

La révolution sexuelle

*La culpabilité de la conscience tranquille*

*La priorité sexuelle*

*Libéralisme et freudo-marxisme*

Mystère et symbole sacré

*Union ou isolement*

*Désacramentalisation du mariage*

*Orgie profane et rituelle*

*La dimension sacrale*

Place et signification de la sexualité

*Un phénomène aux aspects multiples*

*Les bonnes manières*

*Mesure et modération*

*Unité, fertilité et hiérophanie*

Procréation et limitation des naissances

*L'art de la continence*

*La pilule idéologique*

Conclusion

## **Chapitre V – Victimes du temps**

Les racines naturelles de l'ennui

*Kierkegaard et Pascal*

*Névrose du dimanche et temps sacré*

*Une vie de chien*

Description plus précise de l'ennui

*De l'ennui banal à l'ennui existentiel*

*Monotonie du travail*

*Le devenir figé*

Aperçu historique

*L'automne du Moyen Âge*

*Le Siècle des Lumières*

*Les Temps Modernes*

Tuer le temps

*La magie de l'ivresse*

*Éternisation de l'instant*

*User de ce monde*

L'aliénation

*Hegel et Marx*

*L'homme pèlerin du monde*

Conclusion

## **Chapitre VI – L'enfant, pierre de touche du bien et du mal**

La petite église de la famille

*Vivre en famille*

*Exemple et miroir*

*Continuité dans le développement*

Témoins du mal

*Les enfants maltraités*

*La prostitution des jeunes enfants*

*Au nom de la démocratie*

Éducation et réalité sociale

*Famille et société*

*L'enfant obstacle*

*Désintégration de la famille*

L'enfant désiré

*Confiance ou méfiance*

« *Que choisir ?* »

*Épilogue*